

Mathieu Guidère, *Atlas du terrorisme islamiste, d'Al-Qaida à l'État islamique*, Paris, Autrement, 2017, 96 pp.

—————, ***La guerre des islamismes*, Paris, Gallimard (Coll. Folio actuel, n°167), 2017, 272 pp.**

Par Martine Cuttier

Mathieu Guidère fait paraître coup sur coup, en ce début d'année, deux volumes sur le terrorisme islamiste, manifestement conçus ensemble et qui se complètent.

Dans le premier, en à peine une centaine de pages (comme le veut le concept "Atlas/Monde" des Éditions Autrement), l'auteur dresse un état des lieux de la terreur qui sévit actuellement partout ou presque. De façon concise, en s'appuyant sur de nombreuses cartes et force tableaux, il permet au lecteur d'accéder à la compréhension d'un phénomène complexe, qu'il analyse en six grands chapitres.

Celui qui ouvre le volume ("Nature et origine") définit d'emblée les mots entendus et répétés à l'envi par les uns et les autres sans réelle maîtrise de leur sens : islam, religion ; islamisme, idéologie ; et terrorisme, mode d'action. Depuis 2014, la montée en puissance de l'organisation "État islamique" a contribué à semer la confusion entre ce qu'est le musulman : un croyant, et l'islamiste : un militant à l'action prosélyte, qui a tendance à placer la loi divine, la *charia*, au-dessus des lois humaines (pp.10-11). Mathieu Guidère montre ensuite le rapport entre terrorisme et islamisme révolutionnaire, forme de contestation de l'ordre mondial ayant rempli le vide laissé par la disparition du communisme international. Cet islamisme révolutionnaire semble s'amorcer, côté chiite, dès 1979 avec la révolution islamique iranienne, anti-impérialiste et anti-occidentale, et se développe bientôt sur un deuxième front, celui de sa lutte contre l'"ennemi nationaliste arabe" face à l'Irak de Saddam (1980-88), prolongée par la "guerre de résistance" islamo-nationaliste au monde occidental du Hezbollah chiite au Liban. En réalité, le glissement de la "libération nationale" vers la théologie de la "libération islamique" date de la guerre des Six Jours de 1967, où la défaite arabe face à Israël porte un coup très dur à la crédibilité du nationalisme. La guerre Irak-Iran prépare l'essor de l'islamisme populaire et celle du Golfe signera la mort du projet nationaliste arabe. En se neutralisant, les deux courants révolutionnaires chiite et sunnite ont ouvert la voie à l'islamisme de masse porté par les Frères musulmans et au djihadisme d'Al-Qaida né, côté sunnite, de la lutte contre le communisme en Afghanistan (p.13). L'auteur élargit le corpus des définitions avec la distinction entre terrorisme et un djihadisme qui incarne d'abord l'opposition armée à l'impérialisme. Quelques grands événements ponctuent l'émergence de la pratique du terrorisme dans les relations internationales. La présence militaire occidentale sur le sol saoudien lors de la guerre du Golfe, est vécue comme une provocation et retourne le djihad contre l'Occident. Le 11 septembre, en déclenchant la "guerre globale contre le terrorisme"

de George Bush junior¹ puis (moins de deux ans plus tard) l'invasion de l'Irak, sera un tournant décisif. Les erreurs américaines initiales en Irak, en dévitalisant l'État baasiste et en traitant les Irakiens non comme citoyens mais en vertu de leur appartenance confessionnelle et ethnique, faciliteront le triomphe de l'islamisme. Quant aux "printemps arabes", ils ont précipité la faillite de l'État-nation un peu partout dans le monde arabe, au profit du tribalisme et du régionalisme. L'aspiration à la liberté a surtout libéré l'islamisme et la violence. Enfin, l'auteur distingue terrorisme et guerre de religion car, plus que jamais, chiïtes et sunnites s'affrontent tout comme entre elles diverses tendances sunnites, sur fond de conceptions divergentes sur les rapports entre la religion et l'État.

Le deuxième chapitre ("Types et formes") poursuit l'analyse de la complexité du terrorisme, mode d'action du faible au fort, en le rapportant à des constructions idéologiques qui remontent au 19^e siècle. Il distingue trois grands courants adeptes du terrorisme. Tout d'abord, le panislamisme, mouvement politico-religieux d'abord promu par les sultans ottomans contre l'expansion franco-britannique. Ses actuels héritiers : Al-Qaida et l'organisation "État islamique", malgré des divergences, militent pour la restauration du "califat islamique" par le terrorisme global. Tout aussi radicaux sont les takfiristes, partisans d'un État islamique avec application de la *charia*, qu'ils promeuvent entre autres par le terrorisme local. Les autres musulmans sont leur cible, comme l'a montré le GIA, en Algérie, pendant la guerre civile de 1992 à 2002. Les partisans du "califatisme", c'est-à-dire d'un retour au califat médiéval territorialisé, remettent en cause les frontières issues de l'ère coloniale. C'est le cas de l'"État islamique au Levant" proclamé à Mossoul en 2014, qui se prononce en plus pour une projection en Occident et le recours à un terrorisme "glocal". Dans la forme, les attentats ainsi exportés peuvent être commis par les membres de cellules dormantes comme à Paris, en 2015 ou par des "loups solitaires". Contrairement à un certain discours politique ou médiatique visant à les discréditer comme moyenâgeux, les partisans du terrorisme islamiste sont en phase avec la modernité du 21^e siècle. Leurs organisations ont rallié de jeunes hommes maîtrisant parfaitement l'outil informatique. Bien rémunérés, ils mènent le "djihad électronique", organisent la propagande et dirigent des cyberattaques du type de celle lancée, en 2015, contre TV5 Monde. L'organisation "État islamique" édite des brochures, une revue et facilite la radicalisation de partisans sur Internet.

Plus descriptifs, les troisième et quatrième chapitres fournissent, l'un la liste (selon les critères définis par l'ONU, l'UE et les États-Unis) des principaux groupes armés et organisations terroristes, le plus souvent en situation de concurrence au plan doctrinal, l'autre, celle des régions et territoires où ils agissent : en Afrique, en Asie, dans le Caucase, au Moyen-Orient, et en Europe (notamment en France), tandis que si l'Amérique du nord est touchée, l'Amérique latine est épargnée. Le cinquième chapitre est consacré aux diverses sources de financement : taxes, contrebande, trafics (très lucratifs) d'otages et traite

¹ En effet, la déclaration de la "guerre contre le terrorisme" par les Américains a brouillé les pistes. En déclarant la guerre à un mode d'action, les élites politiques ont longtemps évité de nommer les terroristes. En France de même, il a fallu attendre 2016 pour que le ministre de la Défense finisse par désigner nommément l'adversaire (Jean-Yves Le Drian, *Qui est l'ennemi ?*, Paris, Éditions du Cerf, 2016).

d'êtres humains. Le dernier établit le lien entre terrorisme et radicalisation, variable selon ses différents courants (salafisme, wahhabisme, frérisme) et modalités (zèle des nouveaux convertis à l'islam, pratique de la dissimulation), ce qui lui permet d'évoquer les diverses stratégies de déradicalisation mises en œuvre et d'en comparer l'efficacité relative.

Au fil de l'étude sont abordées les motivations individuelles et collectives, qui sont psychologiques avant d'être, à proprement parler, religieuses (15% des cas seulement). La contestation de la domination de l'Occident sur le monde constitue un ressort à l'engagement, aidé en cela par les choix désastreux des États-Unis tant en Afghanistan qu'en Irak (sans parler des réverbérations du conflit israélo-palestinien). Peut-être aurait-il fallu évoquer la recherche de l'aventure face à l'ennui, et sans doute la quête de sens dans un monde globalisé qui pousse très loin le relativisme.

Même si la collection dans laquelle elle paraît s'adresse au grand public, l'étude de Mathieu Guidère ne doit pas être négligée par un public plus averti car elle donne les clés de compréhension d'une réalité qui s'impose désormais à nos sociétés presque journalièrement. Le lecteur aurait peut-être aimé que l'ouvrage évoque les attitudes des musulmans d'Occident, tentés pour certains d'entre eux par le communautarisme (à tout le moins par la multiplication des marqueurs identitaires), face à un islam radical clairement à l'offensive, et qui fait le pari de leur entrée en résonance avec ses thèses et la perspective d'une revanche historique sur l'Occident et ses "Croisés". Mais l'auteur s'y limite au phénomène terroriste, et a sans doute réservé cet aspect pour d'autres publications.

La lecture du second ouvrage, plus substantiel, confirme cette hypothèse : il aborde en effet cette question en la subsumant sous celle des rapports entre religion et politique, compliquée dans le cas de l'islam par la concurrence entre courants et entre organisations islamistes nées de l'échec des régimes nationalistes qui avait fait le pari de la sécularisation.

L'auteur rappelle, en avant-propos, qu'historiquement l'islam n'est pas la seule religion à connaître divergences théologiques et affrontements armés lorsque le religieux "s'idéologise". Ce fut le lot du christianisme, il y a quatre à cinq siècles, avant que, de guerre lasse, il n'en vienne à se séculariser relativement. Malgré les commandements : "*tu aimeras ton prochain comme toi-même*" et "*tu ne tueras point*", chaque croyant embrigadé s'est considéré comme un soldat de Dieu jusqu'à se transformer en assassin de son voisin. Une rapide chronologie des nombreuses guerres de religion chrétiennes, dans le royaume de France (1562-1598, prolongées par les "dragonnades" de 1702-1704) et au sein du Saint-Empire lors de la Guerre de Trente Ans (1618-1648), montre que Catholiques romains et Protestants s'opposèrent féroce­ment au nom de la foi. Toutefois, ces logiques conflictuelles à base religieuse se sont assez vite heurtées en Europe, à la faveur de rapports de force entre États nationaux naissants, à une autre logique où l'intérêt supérieur de l'État l'emportait sur les divergences théologiques. Ainsi, la France du roi très catholique, luttant contre les Protestants chez elle, n'hésitait pas à s'allier à des princes protestants de façon à contrer la puissance des Habsbourg et à desserrer son encerclement. De même, en France, durant ce qui fut une véritable guerre civile, les puissances étrangères voisines n'hésitèrent pas à soutenir un camp en vertu de leurs intérêts d'État. C'est au nom

des Saintes Écritures, particulièrement de l'Évangile de Saint-Mathieu et d'écrits de Saint-Paul, que fut mise en pratique la "persécution par l'amour" de Saint-Augustin, et que furent justifiées l'Inquisition et la colonisation accompagnée des conversions forcées en Amérique latine et ailleurs.

Aujourd'hui, et même si la comparaison doit être nuancée, la situation religieuse du monde arabo-musulman rappelle l'Europe du 16^e siècle. On l'a dit, l'islam, actuelle deuxième religion du monde, ne forme pas un bloc uni : il connaît une guerre interne entre deux camps, pacifiste et belliciste, chacun s'appuyant sur des versets différents à propos du *djihad*, concept phare de l'islam, pour diffuser des messages de paix et de fraternité dans l'un, et les versets guerriers de la "période médinoise" dans l'autre. La nature et le contenu du Coran constituent un autre point de discorde. Est-il "créé", donc réformable, ou "incrée", donc immuable ? Enfin, la succession contestée du Prophète à sa mort a engendré une compétition entre sunnisme et chiisme, chacun étant de nos jours soutenu, au Moyen-Orient, par des États : l'Arabie Saoudite et l'Iran, qui cherchent à imposer leur domination sur la région. Autre point commun entre le christianisme et l'islam : au gré des débats théologiques, les deux religions du Livre ont éclaté en une multitude de courants, de doctrines, de ramifications politico-religieuses dont le croyant de base n'a pas toujours conscience, pris qu'il est par ses habitudes rituelles. Face à ces luttes internes, les Occidentaux interviennent en fonction de leurs propres intérêts ; ce faisant, ils aggravent les dissensions jusqu'à les importer, comme dans le cas de la France, sur le territoire national.

Le livre consacre trois chapitres à l'histoire contemporaine du *djihad*, successivement anticolonial, anti-communiste, antioccidental (virulent dans la dernière période, mais qui lui préexiste dans la mesure où, depuis le 19^e siècle, l'espace musulman est confronté à l'expansion européenne, puis à l'influence ou aux interventions américaines dans le monde). Il se penche ensuite sur les fondements du sunnisme et du chiisme, et sur leurs interprétations respectives de la charia, au cœur de la guerre des islamismes au Moyen-Orient (Irak, Syrie, Yémen, Bahreïn), ce qui n'exclut pas les luttes entre sunnites à l'intérieur d'États (Arabie saoudite, Égypte). La compétition entre versions divergentes de l'islam s'étend au Maghreb (Algérie, Maroc, Tunisie, Libye) et au Sahel. À partir du 18^e siècle, le soufisme s'est implanté en Afrique subsaharienne par le biais de confréries devenues concurrentes, dont certaines : les Mourides, demeurent influentes.

Le livre s'achève sur la question soulevée plus haut : les islamismes en Europe. Cette partie, élaborée avec la distance qui sied à l'historien, offre des réponses quant à la situation à laquelle font face l'Europe et la France d'aujourd'hui. L'auteur rappelle que la présence musulmane y est relativement récente, puisque liée à la décolonisation et au contexte de pénurie de main-d'œuvre de la reconstruction d'après-guerre, puis des Trente Glorieuses. Drainant plusieurs "franchises" des différentes mouvances islamistes auxquelles les nouvelles générations adhèrent de façon fluctuante au gré des événements comme le 11 septembre ou les Printemps arabes, elle pose la question de l'intégration des populations d'immigration récente ou des descendants de vagues un peu plus anciennes, qui tendent à

se concentrer en certains points des territoires nationaux. Toujours est-il que s'il existe un "islam d'Occident", il paraît fortement tributaire d'événements et d'évolutions politiques extérieurs, avec en toile de fond le sous-développement, au sud de la Méditerranée et au Moyen-Orient (p.223). Il est source de courants idéologiques implantés à des fins d'influence communautaire au sein des populations musulmanes, où (surtout en Europe occidentale) le courant djihadiste apparaît comme le plus actif.

Si l'on en croit l'analyse qu'en propose Mathieu Guidère, faute d'une appréhension réaliste, les médias et les dirigeants politiques occidentaux ont fait et font des choix qui aggravent la situation en favorisant un "confessionnalisme sémantique", forme de régression intellectuelle et conséquence d'un processus complexe de politisation des faits où les questions religieuses pénètrent le quotidien des individus.

Ce second ouvrage récent n'est donc pas moins à recommander que le premier recensé ici. Il faut absolument lire le chapitre qu'il consacre au militantisme confessionnel, à la radicalisation religieuse et à sa diffusion par capillarité, à l'activisme politique et au terrorisme, chapitre qui montre les effets pervers des instrumentalisation du religieux et souligne le risque de possibles effets de boomerang.

Martine Cuttier